

Aubrun éluda les questions de l'aubergiste, paya sa dépense et se dirigea vers la maison indiquée.

Le notaire était sorti, mais un clerc répondit :

— Ni décès, ni héritage de maçon ici dernièrement. Je connais deux patrons retirés à Ménars, mais ils ne s'appellent pas Rollant et sont aussi vivants que vous et moi.

— Alors on m'a induit en erreur... Ce Rollant a pu mourir à Blois ?

— C'est facile à vérifier... nous avons l'état civil de Blois et des environs dans un journal hebdomadaire.

Le clerc, très complaisant, examina le journal, puis le passa au policier :

— Voyez vous-même!... il n'y a aucun nom ayant quelque ressemblance avec celui de Rollant. Si j'entends parler de cet individu, faudrait-il vous écrire? Laissez-moi votre adresse, je me ferai un plaisir de vous rendre ce petit service.

— Merci mille fois, mais c'est tout à fait inutile... On s'est trompé ou j'ai mal compris.

Il se dirigea d'un pas rapide vers le chemin de fer; il se sentait léger, heureux en pensant à Gertrude et au docteur Cébron, car il avait assez de cœur pour que les promesses de Bernard fussent reléguées au second plan.

"C'est suffisant, se disait-il en revenant à Paris, pour la dénoncer, cependant un mensonge n'est pas encore la preuve concluante. Mais la voici entrée dans la voie des maladresses, je compte sur une maladresse plus grosse encore que son invention d'héritage. Elle a confiance en moi, se croit complètement à couvert et enfin est hypnotisée par l'idée d'établir son fils. Il a l'air d'un honnête garçon; pauvre diable!"

Il fut tenté d'aller le soir même chez M. de Monvoy, mais il se ravisa en réfléchissant que l'attente au lendemain n'offrait aucun inconvénient, puisque ses renseignements étaient maintenant assez précis pour lui permettre de précipiter les événements.

Il avait joué son rôle avec tant de tact, l'intérêt qu'il avait manifesté à la femme de charge, était resté dans les limites si justes que la confiance de Sophie était absolue.

Elle lui dit, assez tard dans la matinée du lendemain :

— Je suis allée hier chez M. Marait, monsieur.

— Ah!... vous vous êtes décidée. Avez-vous été contente de lui ?

— Très contente, monsieur! nous signerons le marché dans quelques jours.

— Tant mieux, tant mieux! mais votre cousin n'a pas laissé quinze mille francs en argent comptant ?

— Oh! non, monsieur... il avait placé en valeurs auxquelles je n'entends rien; moi j'ai toujours placé à la caisse d'épargne.

— Je croyais que M. Marait tenait à de l'argent en espèces ?

— C'est vrai, il y tient absolument; alors je voulais consulter monsieur.

— Consulter sur quoi, ma bonne Sophie ?

— Sur les valeurs de mon parent.

— Eh bien, vous les ferez négocier par une société financière, rien n'est plus simple, si elles sont bonnes.

— Comment bonnes, monsieur! pourquoi ne seraient-elles pas bonnes ?

— Parce que des valeurs, excellentes au début, tombent quelquefois à rien, ou ne présentent pas des garanties sérieuses. Espérons que votre cousin avait bien choisi...

— Et comment le savoir, monsieur? Le notaire ne m'a pas parlé de cela.

"Je le crois bien!" pensa Aubrun.

— Portez vos valeurs à un bureau quelconque du Crédit Lyonnais ou de la Société Générale, on vous renseignera, et vous donnerez vos ordres pour la vente.

Il la voyait embarrassée, hésitante, et attendait anxieusement sa décision, déterminé, si elle n'allait pas plus loin, à brusquer le dénouement.

— Monsieur m'inquiète en me disant que mes valeurs ne sont pas bonnes.

— Mais je n'en sais rien du tout, ma brave femme! C'est une supposition... et une réponse à vos paroles précédentes.

— Monsieur veut-il les voir? Il me dira ce qu'il en pense et ce que je dois demander à la Société Générale.

— Vous n'avez pas besoin de moi... à la Société vous serez amplement renseignée.

— Mais, monsieur, je n'ai jamais eu ce genre de valeurs entre les mains, et j'aurai l'air de ne rien savoir.

— Vous n'avez donc pas questionné le notaire qui vous les a remises ?

— Très peu, monsieur! mais il m'a dit qu'elles représentaient une somme de douze mille francs. Il n'a pas dû se tromper.

— Mon Dieu... je veux bien! montrez-les-moi; je vous expliquerai le nécessaire et vous dirai, d'après mon journal, à quel cours vous devez faire vendre.

— Je voudrais bien en avoir le cœur net... Monsieur va sortir ?

— Oui, je déjeune chez un ami, j'ai oublié de vous prévenir hier.

— Alors, si monsieur le permet, je vais aller chercher mes papiers.

— Faites!

Aubrun, dévoré d'impatience, eut quelque peine à attendre de sang-froid le retour de la femme de charge. Il comptait les secondes, et, comme elle tardait, il craignit d'avoir éveillé sa défiance. Mais, après réflexion, il comprit que cette crainte n'était que le résultat d'une idée toujours fixée sur le même point. Même en cette minute si palpitante pour lui, il n'avait témoigné ni hâte ni empressement à répondre.

La femme de charge, au contraire, se félicitait d'être tombée sur un maître assez bon pour s'intéresser à son affaire et l'aider à éviter un faux pas, car se sentant sur un terrain inconnu, elle était heureuse d'obtenir des conseils désintéressés.

En parlant un jour à Mme Deplémont, elle était revenue sur le point capital pour elle, de la négociation des valeurs. Aubrun, avec prudence, mais autorité, avait saisi cette nouvelle occasion pour dissiper ses vagues inquiétudes.

Ce fut donc fort tranquillement qu'elle lui remit des actions et des obligations de chemins de fer, dont il reconnut aussitôt les numéros.

Quelles que fussent ses habitudes d'impassibilité, Aubrun craignit de se trahir, tant son émotion fut extrême. Son premier mouvement eût été de se jeter sur elle pour l'arrêter, mais, prolon-